Retrouvez les jambes de Jane Wyman (Oscar 48)

A L'OCCASION de la projection, en exclusivité, aux cinémas Gaumont-Palace et Rex, du grand film « Johnny Belinda », « France Dimanche » et la « Warner Bros » ont commencé, il y a huit jours, un grand concours doté d'un million de prix !

Dans notre dernier numéro, nous avons déjà publié trois paires de jambes choisies parmi celles des plus jolies stars d'Amérique (numérotées de 1 à 3)

En voici trois autres aujourd'hui (numérotées de 4 à 6) ; six autres suivront dans la quinzaine prochaine ; et, lorsque nous aurons publié les photos des douze plus jolies stars d'Amérique, nous vous demanderons :

Parmi ces douze jambes, quelles sont celles de Jane Wyman ?

Jane Wyman reçut, en effet, l'an dernier, le titre des « plus jolies jambes de Hollywood ».

Mais sa création de Belinda (jeune paysanne sourde-muette violée par un séducteur de village) lui valut l'Oscar 1948. Malgré ses robes en haillons, ses jambes ont toutefois leur importance, puisque c'est en la voyant danser que le désir naît au cœur de la brute.

Conservez tous les numéros où nous publierons les photos des douze paires de jambes.

Regardez . . . . . .
Juges . . . . . .
Et devinez . . . . . .

Jane Wyman a mis une très jolie robe pour recevoir l'Oscar 1948 que lui valut (dans le film « Johnny Belinda ») sa création bouleversante d'une jeune sourde-muette en haillons.

Et vous pouvez gagner :

1er PRIX. — Un mobilier Lévitan, à choisir à la plus belle et la plus importante exposition de meubles, 63, boulevard Magenta, Paris. Valeur : **250.000** francs.

2e PRIX. — Un manteau de marmotte, signé Brunswick, le fourreur qui fait fureur, 62, boulevard de Strasbourg, à Paris. Ce manteau, d'une valeur de **200.000** francs, est exposé aux Magasins « Brunswick - Champs-Elysées », 74, av. des Champs-Elysées.

3e PRIX. — Un réfrigérateur Verkot, à moteur et compresseur, d'une capacité de deux cents litres, exposé 29, rue de Berri, à Paris. Valeur : **155.000** francs.

4e PRIX. — Un coffret d'argenterie, marque Christofle, cent soixante-quatorze pièces, galanterie de luxe du Comptoir Cardinet, la plus grande bijouterie de Paris, 145 à 151, avenue de Clichy (angle de la rue Cardinet), à Paris-XVIIe. Valeur : **110.000** francs.

5e PRIX. — Un tapis de haute laine nouée main, couleur brique, uni. Dimensions : 3 m. 50 sur 2 m. 10. Valeur : **75.000** francs.

6e PRIX. — Une montre en or Eska, fabrication suisse. Valeur : **50.000** francs.

7e PRIX. — Une garniture de cheminée, « Les Gazelles », marbre, onyx et porto, modèle exclusif du Comptoir Cardinet. Valeur : **35.000** fr.

8e PRIX. — Une splendide chevalière moderne en or, du Comptoir Cardinet. Valeur : **20.000** francs.

9e PRIX. — Une bicyclette de la fameuse marque « Constellation », d'une valeur de **20.000** francs.

10e PRIX. — Un coffret de douze paires de bas nylon « France », de la Manufacture du Bas de Soie, 98, rue La Boétie. Valeur : **15.600** fr.

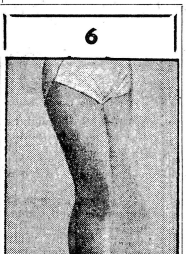
DU 11e AU 15e PRIX. — Un coffret de douze paires de bas nylon « France », de la Manufacture du Bas de Soie. Valeur : **13.500** francs.

DU 16e AU 20e PRIX. — Un coffret de douze paires de bas de soie de la Manufacture du Bas de Soie. Valeur : **8.700** fr.

4

5

6

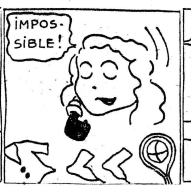


La vie paisible et familiale d'Ingrid Bergman...

Elle naquit à Stockholm en 1917. Dès son plus jeune âge, elle manifesta d'étonnants dons artistiques. A douze ans, son père, photographe, la fit poser nue. Elle s'en tira très bien, et fut dès lors considérée comme le plus beau bébé du quartier.

Plus tard, elle posa habillée, mais continua à montrer beaucoup de dispositions pour les arts d'agrément et les langues (étrangères, bien sûr). A dix-sept ans, elle écrivit une pièce et entra au conservatoire. En 1935, elle fut engagée au Théâtre-Royal.

Elle était fiancée depuis trois ans avec le docteur Lindström, un distingué praticien. Ce furent des fiancailles idylliques (à la manière scandinave). Les deux tourtereaux furent unis officiellement par un pasteur syndiqué en 1937...



Ce fut le début d'une belle vie familiale. En même temps, la belle Ingrid montait les échelons de la gloire. Invitée à venir tourner à Hollywood, elle répondit : « Je suis trop occupée ». Elle était occupée à mettre au monde une petite fille, Pia.

Cela fait, elle y alla (à Hollywood). Elle devint rapidement une star. Elle tourna de nombreux films et, après avoir prêté sa voix à Donald le Canard, vint en France pour suivre l'itinéraire de Jeanne d'Arc. Elle fut nommée terrassier d'honneur à Vaucouleurs.

Cependant sa réputation de mère de famille, de femme d'intérieur, de parfaite épouse, faisait (grâce aux dernières de publicité) le tour du monde. Elle était devenue la championne de la soupe à l'oignon (mais c'était pour éloigner les rivales qui... ⇒→

FRANÇOISE GIROUD : « N'IMITEZ PAS MARTINE CAROL »

MARTINE CAROL va peut-être dormir dans le lit de... Eh bien, quoi ?... Ce n'est pas méchant ce que j'allais dire. Au contraire. Elle va peut-être dormir dans le lit de la duchesse de Windsor parce que son dernier fiancé en date, Stephen Crane (qui vient de louer le château du Roc) est aussi tenté par le château de la Croe, ancienne résidence du duc sur la Côte d'Azur.

Martine n'est pas encore la femme de M. Crane, mais elle est déjà femme de lettres.

Avec cette générosité naturelle qui est un de ses charmes, elle a voulu initier les jeunes filles soucieuses de leur avenir à « l'art de séduire les hommes en douze leçons ».

L'art appliqué à l'industrie, en quelque sorte...

Martine n'a jamais été fiancée à Aristote

Cet intéressant ouvrage scientifique, basé sur une solide documentation personnelle, a déjà provoqué des remous parmi les starlettes. En lisant sous sa plume :

« Les hommes sont comme Aristote pour le juste milieu... », l'une d'elles s'est écriée :

— Aristote,? Tiens, elle est fiancée avec celui-là aussi ?...

On lui a expliqué que ce vieux philosophe avait beau être le fondateur de l'école péripatéticienne, il n'avait jamais eu la chance de rencontrer Martine Carol.

Alors elle a murmuré :

— Un vieux Grec !... Mais comment fait-elle donc cette Martine !...

Elle essaye justement d'expliquer comment elle fait parce que, écrit-elle, dès la première leçon, « séduire est la chose la plus importante qui soit si l'on veut se faire une place dans la vie ».

Elle ne précise pas de quelle sorte de place il s'agit, mais tout le monde a très bien compris qu'il ne s'agissait pas d'une place forte.

Une élève docile et douée

Le cinéma a eu sa « petite fiancée du monde » avec Mary Pickford. Il a maintenant sa « petite fiancée de tout le monde ». D'Aristote, on passe à Fénelon. Vous voyez que c'est un ouvrage vraiment sérieux.

Martine a découvert dans le petit Larousse qu'elle était une sorte de petit Fénelon, « esprit coquet qui voulait plaire ».

On dira désormais : « Coquet comme Fénelon et comme Martine Carol. »

Comme c'est une bonne nature, elle fait profiter de son expérience toutes celles qui n'ont pas eu le temps de lire les pages roses du petit Larousse et la chance d'apprendre, grâce à M. Marchal, qu'il ne faut pas se repoudrer tout le temps, grâce à M. Rafi qu'il ne faut pas trop se maquiller, grâce à M. Orson Welles qu'il faut être toujours de bonne humeur.

Elève docile et douée, elle a retenu les leçons, sinon les professeurs.

De l'occasion au solde

Mais il ne faut pas croire que Martine en tire quelque prétention.

« Nous artistes, ce que nous devons d'abord et avant tout séduire, écrit-elle, c'est le public. Or je suis bien obligée de reconnaître que je n'ai pas encore eu l'occasion de le séduire. »

Voilà. On cherche des occasions et on tombe dans les soldes.

Parce que le public, c'est tout de même beaucoup d'hommes à séduire en même temps et que la méthode qui réussit pour dix n'est pas valable pour dix millions.

On ne remerciera jamais assez Martine Carol pour l'exemple salutaire qu'elle donne aux centaines de jeunes personnes qui tournent autour des hommes pour qu'ils les fassent tourner et qui, avant d'être étoiles, sont déjà comme la lune.

Son étonnante carrière prouve bien qu'il y a une distinction à faire entre les deux sortes de gloires auxquelles les débutantes avides peuvent aspirer :

— La gloire de l'écran (où brillerait leur nom);

— La gloire de l'écrin (où brilleraient leurs bijoux).

Celle de l'écran se gagne en travaillant l'art de jouer la comédie. Martine avoue gentiment que, sur ce point, elle n'a pas de leçon à donner, mais plutôt à recevoir, et que sa célébrité ne doit rien à son talent.

Celle de l'écrin se gagne en travaillant l'art de séduire les hommes. Douze leçons, ce n'est pas long et ça se retient plus facilement que l'orthographe.

Mais, pour y être diplômée, il faut aussi suivre les cours du soir. Ce n'est pas un art de paresseuse, et la réussite n'y est pas si aisée que veulent bien le dire celles qui ont été recalées.

C'est pourquoi le cas Martine Carol mérite d'être examiné.

Si Edouard VII vivait, il eût soupé avec elle.

Parmi des centaines de demoiselles dont la vertu n'atteint pas toujours la hauteur de l'ambition, elle est devenue célèbre au point que tout illustre étranger qui débarque en France souhaite la rencontrer avant ou après la tour Eiffel, Tabarin et Notre-Dame.

Un comité d'honneur qui comporte de grands noms

Sorte de monument national érigé par souscription publique de comité d'honneur comporte de grands noms), Martine Carol ne mérite donc nullement le mépris dans lequel ses sœurs les starlettes prétendent la tenir pour essayer de faire croire qu'elles aussi seraient capables d'avoir un manteau de vison si elles le demandaient.

Personne ne les croit, d'ailleurs. Surtout pas ceux auxquels elles le demandent...

Si Edouard VII vivait...

Celle de l'écran se gagne en travaillant l'art de jouer la comédie. Martine avoue gentiment que, sur ce point, elle n'a pas de leçon à donner, mais plutôt à recevoir, et que sa célébrité ne doit rien à son talent.

Celle de l'écrin se gagne en travaillant l'art de séduire les hommes. Douze leçons, ce n'est pas long et ça se retient plus facilement que l'orthographe.

Mais, pour y être diplômée, il faut aussi suivre les cours du soir. Ce n'est pas un art de paresseuse, et la réussite n'y est pas si aisée que veulent bien le dire celles qui ont été recalées.

C'est pourquoi le cas Martine Carol mérite d'être examiné.

Si Edouard VII vivait, il eût soupé avec elle.

Parmi des centaines de demoiselles dont la vertu n'atteint pas toujours la hauteur de l'ambition, elle est devenue célèbre au point que tout illustre étranger qui débarque en France souhaite la rencontrer avant ou après la tour Eiffel, Tabarin et Notre-Dame.

Un comité d'honneur qui comporte de grands noms

Sorte de monument national érigé par souscription publique de comité d'honneur comporte de grands noms), Martine Carol ne mérite donc nullement le mépris dans lequel ses sœurs les starlettes prétendent la tenir pour essayer de faire croire qu'elles aussi seraient capables d'avoir un manteau de vison si elles le demandaient.

Personne ne les croit, d'ailleurs. Surtout pas ceux auxquels elles le demandent...

Si Martine Carol n'existait pas, il faudrait l'inventer pour que les femmes honnêtes qui lisent le récit de ses aventures, après avoir fait la lessive et avant de faire la vaisselle, puissent se consoler en pensant :

« Ce n'est pas difficile de réussir comme ça... Si je voulais, moi... » et se sentent supérieures à cette belle créature éclatante de luxe et de gaieté, parce qu'elles n'ont été « fiancées » qu'une fois. Ou deux. Ou trois.

On espère que la miss se vendra bien cet été

Pourtant, c'est aussi difficile de réussir « comme ça » qu'autrement. C'est toujours difficile de réussir là où il y a de la concurrence, beaucoup d'offres et peu de demandes.

Avec la belle saison, on espère néanmoins dans les milieux spécialisés que les affaires vont reprendre un peu et que la miss se vendra bien cet été sur la Côte d'Azur.

L'article se prépare en toutes couleurs : blonde, brune, rousse, en toutes pointures et en toutes qualités.

Le bronzage est gratuit et garanti trois mois.

Producteurs de films, metteurs en scène, vedettes, agents et autres khans sont autorisés à toucher avant d'emporter.

Les prix sont très variables ; ils vont du bout d'essai au gros collier d'or, avec une préférence marquée pour le petit rôle.

Parce qu'une jeune fille inconnue qui pratique « l'art de séduire les hommes », ça s'appelle une... Je ne vous le fais pas dire.

Tandis qu'après une apparition dans un tournoi de beauté, c'est une miss.

Et après une apparition dans un

CECIL SAINT-LAURENT

CAROLINE CHÉRIE

Un grand roman d'amour et d'aventures

Caroline suffoquait, le visage écrasé, contre la poitrine de Boimussy

En 1789, Caroline de Bièvre épouse Georges Berthier. Trois ans plus tard, celui-ci est député à la Convention. Mais bientôt il est obligé de fuir Paris et les excès gouvernementaux. Les péripéties de la Révolution séparent Caroline de son mari, la rapprochent de Gaston, son premier et grand amour, puis la ramènent à Bordeaux, près de Georges, enfin les séparent à nouveau. Vêtue en garçon, Caroline rejoint vers Paris. Mais elle est reconnue et ramenée à la Conciergerie. Là, elle reçoit la visite de Gaston, qui la sauve en le faisant interner dans une maison de repos. (Voir F. D., numéros 94 à 114.)

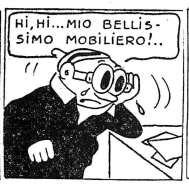
La vie héroïque et féconde de Roberto Rossellini...

Roberto Rossellini naquit en Italie vers l'an 1910. Comme toutes les naissances de génies, la sienne fut teintée d'un peu de merveilleux. Bien que d'extraction bourgeoise, il se sentit rapidement attiré par l'Art, et devint un clochard intellectuel.

Le sang indomptable de la Rome antique coulait dans ses veines de plébéien. Aussi, avec un courage auquel on se plaît à rendre justice, il se porta pas la chemise noire. Les chroniques prétendent meme qu'il lui arriva de tirer la langue.

...sur le passage d'un milicien. Cet héroïsme sans forfanterie fut recompensé après la libération de l'Italie. Roberto Rossellini devint, à juste titre, une personnalité du cinéma italien. Bientôt, poussé par le démon de la création...

...il décida de tourner « Rome, ville ouverte ». Il bâtit son œuvre avec sa décision coutumière, puisque, manquant d'argent pour la terminer, il vendit (à perte) les meubles familiaux. Le film fut un succès aux U.S.A.



Le noble Roberto reçoit un télégramme : « Film bouleversant. Stop. Suis à votre disposition. Stop. Vous admire. Stop. » C'est signé Ingrid Bergman. Roberto n'est pas blasé par les compliments. Il prend trois billets (un aller, deux retours)...

...et part le 20 janvier 1949. Sa compagne, l'actrice Anna Magnani, avec laquelle, d'ailleurs, il est lié par contrat, voit cet exode d'un mauvais œil. C'est une femme de caractère. Elle coiffe son Roberto avec un plat de spaghetti... ⇒→

CAROLINE n'avait pas envie de dormir ; elle attendait avec inquiétude la réponse du jeune homme.

— Il est très tard, cependant ! Et, à moins de tourner pour avec Van Kript, je ne vois pas ce que nous pourrons faire à cette heure dans cette brave maison Belhomme.

— Non, je ne veux plus jouer. Mes amis paient ma pension, mais ne me donnent pas un tel argent de poche...

— Autrement dit, observa le jeune homme, vous ne pouvez pas vous permettre de perdre au jeu tous les soirs. C'est en vérité bien dommage qu'une femme aussi exquise que vous ne puisse satisfaire tous ses caprices. Cependant, il ne doit pas manquer ici d'hommes prêts à vous les offrir.

En prononçant ces mots, Boimussy avait pris la main de Caroline et caressait doucement son poignet. Un trouble violent s'empara de la jeune femme. Un instant, elle y résista, se reprochant, par le plaisir qu'elle éprouvait tout à coup à la pensée de se donner à lui, d'atténuer sa seule excuse en ce qui concernait son amour pour Gaston : ne subir le contact de cet homme que par la nécessité où elle se trouvait d'avoir à sauver sa vie. Mais, quand il la prit dans ses bras et chercha à lui baiser la bouche, elle ne résista pas. Elle se disait seulement : « C'est le moment de poser mes conditions... »

Mais elle ne les posa pas. Le chandelier que Boimussy avait placé sur une marche, en s'éteignant, interrompit leur enlacement. Caroline avait abdiqué toute volonté. Son corps déjà brisé par les émotions du jeu n'avait su que se blottir en esclave avide contre le corps du jeune homme. Quand l'obscurité les eut brusquement enveloppés, Boimussy l'entraîna à petits pas dans le couloir vers sa chambre. Rompue par le désir, Caroline sentait ses jambes se dérober sous elle et ne protesta pas quand, sentant sa taille fléchir, il la saisit dans ses bras, pétrissant avec une tendre ardeur ses cuisses nues, découvertes par la robe. Il la déposa sur le lit.

Une confortable et voluptueuse sécurité s'emparait d'elle : elle ne lui demanderait pas d'argent ce soir, elle attendrait demain matin leur clair réveil au sortir d'une nuit d'amour.

— Oh ! pourquoi avez-vous allumé la bougie ? Eteignez-la...

A cette brusque lumière, ses yeux éblouis s'étaient mis à battre et elle se souleva un peu. Auprès du lit, le jeune homme se tenait immobile, souriant, complètement nu, son corps maigre et musclé, extraordinairement étroit de hanches, était tout doré par l'éclairage.

— J'éteindrai tout à l'heure, ma chérie, mais, je t'en prie, laisse-moi voir ton corps quelques instants. Et puis aussi, quand tu serras à moi, je voudrais te voir sourire. Voir encore un sourire de femme...

— Vous êtes stupide, éteignez ! Puisque vous êtes aussi indiscret, vous aurez tout loisir de m'admirer demain, quand il fera jour, répondit Caroline avec un soupçon d'amusement et de vanité dans la voix.

— Non. Caroline chérie, ne parlez pas de demain matin. Demain matin est très loin ; ce qui compte, c'est l'instant présent.

Caroline ne répondit pas et posa de nouveau la tête sur l'oreiller, fermant les yeux, un peu confuse de s'être laissée aller à regarder ce jeune corps sous nu devant elle. Elle sentit qu'il montait à son tour sur le lit et se prêta, ravagée par le désir, à tous les jeux dont Boimussy prolongea son déshabillage. Jamais elle n'avait connu un amant aussi gai.

Les heures passèrent. La passion de Boimussy ne s'apaisait que pour reprendre avec plus de violence. Pendant leurs pauses, il la caressait doucement, la tenait contre lui, et elle ne se rassaisait d'ailleurs pas de sentir contre son corps la peau tendre et tiède de son amant. Elle était surprise de l'affectueux émoi, de la câlinerie avec lesquels il lui parlait. Elle se disait : « Je l'avais pris pour un cynique, et c'est un sentimental... » Peu à peu, une transparence pâle dégagea de la nuit les stries des persiennes.

— Tu vois le jour... murmura Caroline.

— Oui, je vois, répondit-il d'une voix basse et rauque.

Et brutalement il la reprit dans ses bras ; mais quand leur étreinte se fut dénouée, il s'écarta légèrement et la laissa en repos ; rompue de fatigue, la jeune femme s'assoupit. Ce fut du fond de son sommeil qu'elle entendit frapper à la porte, puis la voix de Boimussy répondre : « J'arrive. » Encore endormie, presque inconsciente, Caroline chercha de la main le corps de son amant. Le lit était vide. Cette sensation acheva de l'arracher au sommeil et elle ouvrit les yeux.

Le jour était encore si blafard que Boimussy avait rallumé la chandelle. Il se tenait au milieu de la pièce et achevait de s'habiller. Inquiète, Caroline ouvrit la bouche pour l'appeler et s'aperçut seulement qu'elle ne savait même pas son prénom.

— Qu'est-ce que tu fais ? Où vas-tu ?

Il tressaillit :

— Tu es éveillée ? Oh ! que c'est bête... Il fallait que tu continues à dormir sagement, Caroline chérie... C'était tellement inutile que tu assistes à mon départ...

— Ton départ !

Affolée, Caroline s'était soulevée et le jeune homme la regardait avec des yeux fiévreux. Il s'approcha du lit. Elle se jeta contre lui et lui passa les bras autour du cou. Il l'étreignit. Elle sentait les mains brûlantes du jeune homme la caresser, tandis que le drap et les boutons de la veste égratignaient sa poitrine. Il parla :

— Je pars... ne m'interromps pas... Je pars pour une raison bien simple : je n'ai plus d'argent pour payer ma pension. Il me restait quinze cents francs que j'ai risqués hier soir et perdus. Je donnais l'impression d'être riche simplement parce que, sachant que même en ménageant mon peu d'argent, il ne me mènerait pas loin, j'ai préféré bien vivre et vivre quelques jours de moins. Grâce à toi, Caroline, j'ai connu encore un grand bonheur.

Etranglée par les larmes, Caroline suffoquait, le visage écrasé contre la poitrine de Boimussy. Elle ne pensait même pas qu'en lui apprenant sa réelle situation, il lui avait en même temps apporté à elle sa condamnation, que Belhomme la chasserait demain matin comme il le chassait aujourd'hui. Pour elle, la mort de Boimussy dépassait celle du jeune homme : c'était la mort de ce qu'il y avait de viril, de gentil, de désirable sur terre. C'était comme si Gaston mourait. Elle le serrait contre elle de toutes ses forces.

— Alors oui ? C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? cria la voix stridente de Chabanne derrière la porte.

— J'arrive...

Avec une douce fermeté, il se dégagea des bras de Caroline et fit quelques pas à reculons vers la porte.

— Adieu, Caroline chérie, j'emporte ce petit mouchoir que tu as laissé tomber. Tu me le donnes ?... Il m'accompagnera... Ne pleure pas... souris-moi comme cette nuit... Notre histoire est parfaite. Si nous avions été de vrais amants, nous aurions peut-être fini, à force de nous connaître, par nous tromper, nous haïr... mais personne, ni rien, ne peut quoi que ce soit contre cette courte nuit. C'est mieux comme ça...

Et précipitamment, détachant son regard de la jeune femme, il ouvrit la porte et se jeta dans le couloir. Mais la porte se claqua pas tout de suite. Caroline avait poussé un cri et clos les yeux, attendant le bruit sinistre qui signifierait leur séparation. Mais, avant de la refermer, il fit un pas en arrière :

— Caroline, je suis sûr que vous échapperez à cet enfer ; soyez heureuse, il le faut !

Alors seulement la porte claqua.

A

Caroline resta couchée plusieurs heures. Elle pleura beaucoup. Elle pleura sur tout : sur Boimussy, qu'elle avait perdu, qu'elle ne reverrait plus, qui allait mourir ; sur Gaston, qu'elle avait trompé ; sur la hideur de la vie, sur son propre sort — car maintenant elle était à bout d'expédients et ne cherchait même plus un moyen de remédier à son sort.

YVAN AUDOUARD DÉCOUVRE DANS LA PRESSE DEUX PARIS-ROUBAIX ET DEUX PAIX

LA course vélocipédique Paris-Roubaix a donné lieu, cette année, à des contestations juridiques. Les esprits impartiaux, se demandent encore, huit jours après l'arrivée par qui elle a été gagnée. Nous voudrions essayer de résoudre ce problème avec le concours des meilleurs techniciens de la pédale.

M. Gaston Bénac écrit dans « Paris-Presse » : « Il y a trois vainqueurs : Serce Coppi, officiel ; Mahé, sentimental ; Moujica, moral. »

La formule n'est claire qu'en apparence, le vainqueur officiel, on voit ce que cela signifie : c'est celui qui passe à la caisse.

Mais entre vainqueur « moral » et « sentimental », la nuance est difficile à établir. Si nous avons bien compris la pensée (profonde) de Gaston Bénac, Moujica a « moralement » gagné la course, parce qu'il aurait dû ne pas la perdre ; mais dans le dernier kilomètre deux malheurs « croulèrent » sur lui : il fut « embarqué » sur un mauvais parcours, et, au surplus, il cassa son pédalier en vue de la ligne blanche.

Mahé a « sentimentalement » gagné la course, parce qu'il passa le premier la ligne d'arrivée, qu'on lui offrit des fleurs, et qu'il fit un tour d'honneur. « Sentimental » signifie pratiquement « cocu ».

Cette classification éclaircirait dans une certaine mesure une situation très embrouillée, si René Dunan, dans *France-soir*, ne remettait tout en question en écrivant :

« Un homme, à mon sens, a donné, dirigé, contrôlé toute la course, c'est Marcel Kint, l'aigle noir devenu aigle violet depuis qu'il porte le maillot de Mercier. *Intrinsèquement*, à mes yeux, Marcel Kint fut le meilleur homme de la journée. »

Il y a donc un vainqueur officiel, un vainqueur moral, un vainqueur sentimental et un vainqueur intrinsèque.

Ce qui complique encore le problème, c'est l'affirmation de Jean Leulliot dans *l'Aurore* :

« ...Il y a eu deux itinéraires officiels, il doit y avoir deux classements... Une seule solution s'impose. A notre avis : donner deux classements officiels à ce Paris-Roubaix, l'un avec Coppi Serce comme vainqueur et l'autre avec Mahé. »

Cette solution a l'avantage d'éliminer les vainqueurs moraux, sentimentaux et intrinsèques. Nous serions prêts à nous y rallier, mais Gaston Bénac jette à nouveau le trouble dans notre âme lorsqu'il écrit :

« Il y a deux Paris-Roubaix, celui de la pluie et du froid, du vent debout, le « vrai » en un mot, et l'autre, celui du beau temps, qui vraiment ne peut plus départager les vrais hommes qui « marchent ».

Notre embarras est donc extrême. Il y a un vrai Paris-Roubaix et un faux Paris-Roubaix. Il y a un vainqueur officiel ou deux vainqueurs officiels. Mais il y a peut-être quatre vainqueurs (officiel, moral, sentimental et intrinsèque).

Il y a (aussi) deux Coppi

Ce qui ajoute à notre désarroi, c'est qu'il y a deux Coppi : Fausto et Serce. Roger Cornet, dans *Ce Matin-Le Pays*, nous permet de les distinguer l'un de l'autre. Il écrit en effet :

« Serce est d'une structure bien différente de celle de son frère. Il est bien plus fort et moins longiligne. »

Mais René Mellix, dans *Paris-presse*, nous laisse entendre « que Serce ressemble *étrangement* à Fausto ». D'ailleurs, Serce Coppi s'appelle-t-il Serce, Serse ou Serge ? L'orthographe varie suivant les journaux.

Les esprits sérieux se contentent d'affirmer que le règlement est formel : Serce Coppi a gagné en vertu de l'article 127 : « le parcours doit être effectué en entier ». (Selon certaine d'ailleurs, c'est l'article 146 qui a été appliqué.) Mais tout le monde reconnaît que Mahé a effectué 150 mètres de plus que le parcours prévu : il a donc été déclassé pour excès de zèle. C'est bien fait.

Tous les journaux ont également souligné que Serce Coppi, lorsqu'il est entré sur la piste, ne savait pas que Mahé avait commis une erreur de parcours.

Mais, lors de son passage à Paris, Serce a déclaré formellement : « En disputant le sprint je savais parfaitement à quoi m'en tenir ». Vous avez donc (encore une fois) l'embarras du choix.

Dans un tel désordre, l'unanimité s'est pourtant faite sur un point : la police est responsable de l'erreur de Mahé. Mais A. Baker d'Isy, dans *Ce soir*, écrit : « Non, la police n'est pas seule responsable. Il faut aussi discipliner les suiveurs ». Et il se demande également « ce que certaines voitures de presse faisaient si près de l'arrivée avec le groupe de tête ». Grave question !

L'arrivée de Paris-Roubaix paraît cependant complètement claire si on la compare au « Congrès Mondial des Partisans de la Paix ». Il n'est pas dans notre propos de juger de cette importante manifestation. Mais nous devons reconnaître qu'il est difficile de se faire une opinion sur sa signification réelle d'après la lecture des quotidiens.

La plupart d'entre eux donnent à ce congrès les honneurs de la première page. Mais *Le Parisien libéré* et *Ce Matin-Le Pays* n'accordent à la chose que quelques lignes objectives (et réticentes) en troisième page. Le journal *L'Aube* consacre au congrès son éditorial, mais il n'en rend pas compte ; il le commente sans le raconter. *Le Populaire*, par contre, malgré le peu de place qui lui reste, consacre à ce sujet une colonne à cheval (sur la 1 et la 2). Le titre de l'article est « Une farce et une imposture : le congrès communiste mondial des partisans de la paix ».

Cette façon sévère d'envisager les choses n'est pas partagée par *l'Humanité* qui, sous la plume de l'ardente Simone Téry, affirme que l'ouverture du Congrès des partisans de la paix a été une « journée inoubliable », et par *Libération* où le pathétique Marcel Fourrier voit dans les congressistes les « bâtisseurs de la paix ».

L'Humanité précise d'ailleurs, avec une modestie qui l'honore, que « d'aucuns, pour les besoins de leur mauvaise cause, s'obstinent à présenter ce congrès comme « une invention » du parti communiste. Ce serait nous faire beaucoup d'honneur... si cette affirmation n'était pas seulement grotesque ».

Cette affirmation grotesque, certains journaux la prennent à leur compte, et notamment *l'Aurore*, qui, sous la signature de Jean Bernard-Derosne, considère le congrès comme « l'épisode le plus ingénieux de la guerre froide, auprès duquel le blocus de Berlin n'est que petite guerre ».

C'est en effet une des tendances de la presse de droite de considérer le Congrès de la paix comme une manifestation belliciste. *L'Aube* titre : « Le Dieu Mars au Congrès de la paix ».

" La colombe à la casserole "

Ce Matin-Le Pays : « Le Congrès de la paix part en guerre contre les Américains ». Et *l'Epoque* parle (avec esprit) de « la colombe de la paix » que chacun veut attirer à soi « pour la passer à la casserole ».

Il semble donc, en toute honnêteté, que le Congrès soit diversement accueilli ; seule l'intervention chantée de Paul Robeson, la meilleure basse du monde, et qui a en plus des sentiments progressistes, été unanimement appréciée.

Le Figaro souligne que les objectifs du Congrès de la paix ont été définis par « quatre orateurs et un chanteur noir » et que les congressistes pourront, une fois rentrés dans leur pays, dire :

— J'ai entendu Robeson...

La signification profonde du Congrès donne lieu (semble-t-il) à de profondes divergences d'interprétation. Il n'est pas jusqu'à son atmosphère qui ne soit diversement évoquée.

Pour les uns, le Congrès « est un bazar oriental », pour les autres « une tour de Babel ». Dominique Desanti, dans *Libération*, est plus nuancée : « Oui, bien sûr, dit la gracieuse Anna (diminutif de Dominique), il y a l'image de la tour de Babel qui saute aux yeux, mais ce n'est pas ça. Ce n'est pas non plus une assemblée internationale autour d'un tapis vert. Et ce n'est pas la grande clameur du Veld d'Hiv... »

Qu'est-ce, mes Dieu, qu'est-ce ? La lecture attentive et sans passion de tous les journaux ne nous a pas permis de nous faire une opinion assurée. Pourtant, on trouve dans *l'Epoque* (journal de droite) et dans *Libération* (quotidien communisant) deux passages à peu près identiques.

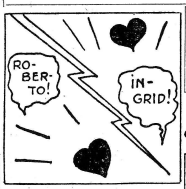
L'Epoque : « Le métropolite russe proménait gravement son « clobouk » parmi les fez, les tarbouches et les curieux calots de velours noir des Hindous ».

Libération : « Les fez, les tarbouches voisinent avec les calots hindous de velours noir, le « clobouk » du métropolite Nicolas, le bonnet à plumes vertes d'un mineur polonais en costume d'honneur, la coiffe d'une Bretonne ».

Nous sommes donc en mesure d'affirmer que le métropolite Nicolas porte un « clobouk ». Pour juger le reste, nos lecteurs ne devront compter que sur eux-mêmes.

Yvan AUDOUARD.

...risquaient d'attenter à l'irréprochable vertu du docteur Lindström. C'est alors que le destin, sous la forme d'un film de Roberto Rossellini intervint pour troubler cette paisible existence. Elle vit le film, et envoya un télégramme enthousiaste...



Qu'arrive-t-il alors ? Les mauvaises langues (et Dieu sait s'il y en a !) prétendent qu'entre cette Nordique et ce Méridional s'établit un courant non prévu au scénario. Ces deux pôles différents provoquent ce court-circuit qu'on nomme...

film, s'est une starlette.

Après plusieurs apparitions dans les cocktails, les galas et les concours d'élégance automobile, où elle joue assez bien la comédie, puisqu'elle arrive à faire croire que la robe qu'elle porte lui appartient, c'est parfois un fantôme.

Le fantôme d'une petite fille qui a rêvé, comme trop d'autres, de devenir Michèle Morgan, et qui a cru que la route de cette gloire-là est plus courte lorsqu'elle passe par les divans.

Martine Carol est véritablement une très charmante personne. C'est pourquoi je lui souhaite sincèrement de pratiquer cette fois « l'art de retenir un homme » et de se marier avant d'interpréter « Martine et le fantôme ».

Françoise GIROUD.

...ce qui est toujours désagréable, Roberto l'injurie en français, car il est polyglotte, mais part quand même. Il débarque à New-York. Le destin (joint à une juste compréhension de ses intérêts) l'attend sous les traits de la blonde

...communément coup de foudre. Roberto déchire son contrat, et décide sur l'heure de tourner l'histoire d'une Scandinave éprise d'un pêcheur sicilien. Le couple part pour la péninsule, où il est accueilli par une foule enthousiaste.

...se rejoignent pour une vie commune, dit SORO

Et c'est charmant ! Roberto décide d'initier Ingrid (à la vie italienne). Il la promène — voyage adorable — à travers toute la péninsule. Ce ne sont qu'aubades, embrassades, roucoulades, salades et sérénades langoureuses. Ingrid est ravie.

Ils s'arrêtent dans les fermes. Elle apprend le goût de l'omelette paysanne, de l'osso bucco, du minestrone et de la zuppa ing'ese. On les prend pour de jeunes mariés. Roberto est un fervent de la chasse sous-marine. Ingrid l'essuie quand il sort.

A travers toute l'Italie, les paris se multiplient : « Divorceront, divorceront pas ! » Le brave docteur Lindström, qui n'est pas plus bête qu'un autre, décrète (avec pertinence) : « Toute cette histoire se passe de commentaires !... »

Cependant Ingrid et Roberto débarquent au pied du volcan Stromboli. Les agents de la R.K.O., firme à laquelle appartient la Sud[illegible]se, se font des cheveux : to[illegible]e la publicité de la vedette est basée sur sa vie familiale irréprochable...

Les agents de la R.K.O. ont plutôt bonne mine ! Insensible aux salines raisons de la publicité (le cœur a des slennes), Ingrid se promène sur les pentes du volcan. Elle lit la « Divine Comédie » de Dante. Roberto, lui, préfère un autre livre.

Il étudie le « Guide des époux », ce qui est tout un programme. Cependant Ingrid, devenue très latine, trempe des croûtes de pain dans un bol de vin rouge : « Pourquoi pas ? dit-elle, avec une modestie charm[illegible] Jeanne d'Arc le faisait bi[illegible]

M. Hippopotame embrasse Mme Hippopotame

Ces deux pensionnaires du Zoo de Prétoria (Afrique du Sud) s'appellent Gretjie et Tertius. C'est la première fois qu'ils se voient, d'où leur expression de joyeuse surprise. Tertius, l'hippopotame mâle, est à droite. Les gardiens du Zoo hésitaient à le mettre en présence de sa future compagne Gretjie craignant une mauvaise entente dans le ménage, car la femelle est beaucoup plus grosse que le mâle. Mais les deux hippopotames s'entendirent très bien dès leur première rencontre, comme le prouve ce baiser très cinéma. Tertius et Gretjie sont maintenant réunis dans la même cage.

M. L. DUCREUX embrasse Mlle Françoise LILAR

LOUIS DUCREUX embrasse (ci-dessus) Françoise Lilar qu'il enleva. Il y a un an. Françoise Lilar est la fille d'un ancien ministre de la Justice (belge).

Ce baiser quasi conjugal a été échangé le soir de la générale de la dernière pièce de Louis Ducreux.

Courte et Bonne disent certains
Pourquoi courte ?
la vie peut être
Longue et Bonne
en désintoxiquant à temps l'organisme
VITTEL
GRANDE SOURCE POUR LES REINS
SOURCE HEPAR POUR LE FOIE
A JEUN LE MATIN ET AUX REPAS

Un grand livre :
LE ROLE D'ACCUSÉ
par ROGER GRENIER
GALLIMARD, édit.

Enfin, elle pensa que la matinée s'avançait et qu'en restant couchée plus longtemps elle s'exposait à être découverte par Chabanne. Il était vraiment inutile que toute la maison soit mise au courant de son aventure avec le pauvre Boimussy ; qu'au moins elle laisse un souvenir intact à Gaston ! Elle se débarrassa tristement, se rhabilla, se glissa discrètement dans le couloir, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil à cette chambre mélancolique. Puis elle décida de ne pas attendre qu'on vînt la chercher et alla directement jusqu'au cabinet de Belhomme, résolue à l'informer sèchement qu'il n'avait plus qu'à mettre son nom sur la liste de départ du lendemain. Elle frappa et entra.

Belhomme et Chabanne offraient un spectacle qui figea la jeune femme sur le seuil de la porte. Son gros visage congestionné, lippu, l'œil allumé, le médecin était vautré dans son fauteuil, Chabanne assise sur ses genoux, les jupes un peu remontées sur ses jambes osseuses. Celle-ci se leva d'un bond et darda sur la jeune femme ses yeux bigles qui brillaient dans une face anguleuse et couperosée.

— Que venez-vous faire ici, petite traînée ?... Vous ne pouvez pas frapper ?

— J'ai frappé... croyez bien que je suis la première à regretter d'avoir porté ma vue sur vos embrassements. Il y a de quoi être dégoûté de l'amour !

— Tu ne vas pas t'abaisser à rendre des comptes à cette pécore ! hurla Chabanne. C'est plutôt à elle de présenter les siens... Avez-vous de l'argent ?... Sinon, dès demain...

— Demain, c'est entendu, je serai à la Conciergerie, et vous me recommanderez au Tribunal révolutionnaire...

Le médecin se leva :

— En effet, citoyenne, si vous n'êtes pas en mesure de payer, je vais me voir dans la pénible, dans la très pénible obligation de...

— Allons ! Pas de tartuferies ! Je n'ai plus d'argent, je m'en vais. Mais épargnez-moi vos hypocrisies. Comme je n'ai pas l'intention de vous supplier ni d'essayer d'émouvoir votre pitié, je ne me général pas pour vous dire que vous êtes sans doute les deux êtres humains les plus répugnants que j'aie jamais rencontrés. Je ne veux pas vous entendre davantage. Des créatures comme vous souillent la race humaine. Vous êtes mille fois plus infâmes que les plus sanguinaires de la Commune. Eux au moins agissent au grand jour et par passion. Vous vous faites des rentes en monnayant hypocritement la sueur d'angoisse de vos victimes...

En claquant la porte, elle interrompit la réponse de Chabanne qui applaudissait ironiquement.

— Bravo, ma fille, tu as raté ta vocation. A la barre de la Convention, tu aurais fait merveille ; tu essayeras ton talent au Tribunal révolutionnaire demain après-midi et on verra si...

Le son de la voix de Chabanne revenait aux oreilles de Caroline : « Bravo, vous auriez un grand succès à la Convention et au Tribunal révolutionnaire ! » Caroline avait pâli. Elle se figea dans son geste : avec son doigt, elle avait écrit dans la crasse de la vitre : « Pourquoi pas ? »

Elle dévala l'escalier sans prêter attention aux pensionnaires qu'elle croisait et parvint devant le bureau de Belhomme dont elle poussa, sans hésiter, la porte. Le médecin écrivait :

— Qu'y a-t-il ? Oh ! non, citoyenne, ne me faites pas perdre mon temps. Votre nom est maintenant parti sur la liste. Auriez-vous la fortune de Crésus que ce serait trop tard. Votre sort est entre d'autres mains que les miennes et...

Caroline s'assit tranquillement.

— Rassurez-vous. Je ne viens vous demander aucune grâce et ne possède pas un sou de plus qu'à midi...

— En ce cas...

— Je viens tout bonnement vous mettre au courant du petit discours que je prononcerai demain devant le Tribunal révolutionnaire, car c'est bien demain que je passe...

— Hélas, oui ! L'habitude, dès que la liste des « guéris » arrive, est de les inscrire pour le jugement du lendemain. C'est le risque qu'on prend en venant ici sans être sûr de pouvoir payer jusqu'au bout. Quant à votre discours, je veux bien l'écouter, puisque je n'ai plus guère de temps et que vous auriez tort d'en attendre un miracle. Enfin, je vous donnerai mon avis...

— Merci. Eh bien ! je compte dire à ces messieurs que je suis en effet une ci-devant, une Girondine, et que je mérite la mort. Mais j'ajouterai qu'avant de disparaître je veux rendre un service à la République... Vous ne devinez pas lequel ?

— Non...

— Je leur révélerai l'existence d'une prétendue maison de santé pour prisonniers, dont le directeur, grâce à ses relations, tient, moyennant finances, tous ses soi-disant malades à l'abri du jugement du peuple et...

— Vous ne direz pas ça !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous risqueriez de ruiner cette maison et tous ceux qui y sont protégés... et sans que cela vous sauve.

— Il ne s'agit pas de me sauver, je veux me venger de vous. Et quant au sort des richards que vous exploitez, il m'est indifférent. Si vous croyez m'apitoyer sur eux, vous perdez votre temps. Demain, je parlerai ! J'expliquerai publiquement comment, grâce à de l'argent, n'importe quel contre-révolutionnaire, fût-il le pire ennemi du peuple, peut trouver asile, complicité et protection dans votre maison, comment vous...

Elle fut interrompue par l'entrée de Chabanne qui la toisa du regard.

— Que fait-elle ici, celle-là ? Vous venez larmoyer, je suppose ?

(A suivre.)

(Copyright by Cecil Saint-Laurent and France Dimanche)

Enfin, voici de nouveau...
LES CÉLÈBRES PAILLETTES "LE CHAT"
PAILLETTER
Les paillettes Le Chat sont transparentes, solubles, même à l'eau froide. Elles sont de forme et de densité régulières et en tout peu pour laver parfaitement
MOUSSER
Elles moussent d'abondance, nettoient et rincent avec toute les lainages, tricots, jerseys, soieries, mousselines, dentelles, etc., et donnent aux mains une incomparable douceur.
RINCER
L'extrême solubilité des paillettes Le Chat permet le rinçage complet indispensable au bon résultat du lavage et à la conservation des tissus fragiles.
SÉCHER
Un séchage rationnel doit se faire à l'ombre dans un endroit bien aéré. Ne jamais exposer au soleil les pièces de textiles fragiles et éviter la proximité d'un foyer à cause des poussières et des vapeurs
Pour tous tissus délicats SAVON EN PAILLETTES LE CHAT
PAILLETTES LE CHAT
ETABLTS FOURNIER FERRIER - MARSEILLE